

## Pourquoi écrivez-vous ?

Une question comme la roche, profonde comme l'océan. J'étais pourtant convié, en tant que modérateur, à la poser à nos invités.

« Pourquoi écrivez-vous ? », une interpellation qui nous vient de loin. Et nous pouvons déjà remonter le temps et tracer son itinéraire.

En 1919, le groupe des surréalistes français a eu cette géniale et provocante idée de cerner l'acte même d'écrire.

L'un d'entre eux, raconte que l'idée est venue d'un simple citoyen habitué au même Café-bar de Paris où se réunissaient les auteurs. « Un type, habillé constamment en noir ». Il les écoutait, les regardait toujours fixement, à tel point que les écrivains étaient agacés : « qu'est-ce que vous avez à nous regarder toujours comme cela ? ». « Je vous regarde parce que j'aimerais savoir pourquoi vous écrivez ? ».

A partir de là, le groupe de ces illustres écrivains, tels que Eluard, Aragon, Breton et j'en passe, ont, à leur tour, posé la question à leurs contemporains, dans une revue sous couverture jaune intitulée « Littérature ». La question fut posée à une centaine d'écrivains, 75 ont répondu. Le succès était inespéré (la vente a atteint 10 000 exemplaires, alors que d'habitude elle ne dépassait pas 2 ou 3 000 numéros).

On l'imagine, ce fut un festin pour les lecteurs. Des réponses allant de développement en développement, d'essai en essai, de trouvaille en trouvaille, de surprise en surprise. Tout un répertoire de réponses, de réflexions sur l'écriture, a vu le jour.

Et dans ces réponses, il y avait, ce que j'appellerai des contre-réponses. C'est-à-dire des réponses qui rappellent, à leur tour, une infinitude de questions. Un certain Cendrard, par exemple, répondra à la question « Pourquoi Ecrivez-vous ? », aussi directement qu'elle est posée : « Parce que ». Morand va, lui, plus loin dans l'humour et la boutade : « Pour être riche et estimé ». Paulhan dira : « Mais enfin, j'écris peu, votre reproche me touche à peine ». Valéry dira simplement : « Par faiblesse »...

Soixante cinq ans plus tard, « Libération » a sorti un numéro spécial avec la même question « Pourquoi Ecrivez-vous ? » Mais cette fois-ci elle a été posée à une majorité d'écrivains représentatifs, à travers la planète. Ils étaient 400.

Je me limite, ici, à citer quelques réponses qui, lorsqu'elles ne suscitent pas la réflexion et l'enjouement, nous lancent de coriaces défis.

Hugo Claus, pour commencer par l'un de nos écrivains belges, répond à la question en disant : « Le pourquoi est une belle question pour enfants s'il est léger et sans conséquence. Le pourquoi insistant, soi-disant profond c'est la mort de l'art. J'écris donc je suis. Pourquoi ? Par curiosité. Par orgueil. Parce qu'il faut bien choisir entre le suicide et le chant. »

Gabriel Garcia Marquez, le Colombien Prix Nobel, dit humblement : « Pour que mes amis m'aiment davantage ». Un écrivain espagnol Jaime Gil de Biedma : « J'écris pour avoir écrit ». Son compatriote, Juan Goytisolo : « Si je le savais, je n'écrirais pas ».

En France, Marguerite Duras, excédée par la question dira : « J'ai été harcelée par les questions des journaux sur ce point précis, écrire. J'ai essayé de répondre poliment mais en fait je n'avais rien à dire là-dessus. Je ne sais rien, je n'ai jamais su là-dessus ce qu'il en est de cette drôle d'activité ». Et elle lance une savoureuse boutade : « Je crois que ça cessera en 2027. Fini d'un seul coup, personne n'écrira plus rien ».

Samuel Beckett affronte la question, avec un ton tranché et énigmatique, et dira : « Bon qu'à ça ».

Question non dénuée de « reproches », le poète palestinien, Mahmoud Darwich la pousse au bout en soumettant un texte d'analyse relatant son expérience de l'écriture : « - Pourquoi chantes-tu ? - telle est la question que l'inquisiteur adresse au chanteur dans l'un de mes poèmes. La réponse est tout aussi brutale : 'Parce que je chante' ».

Autant de réponses et de diversités dans les concepts et les perspectives. Mais comme nous le voyons, désormais la question n'est plus cantonnée au nombrilisme français ou occidental. Une bonne tentative de juguler l'injustice culturelle a vu le jour, pour reconnaître l'acte d'écrire en tant qu'acte universel.

Partant, je prends la liberté, en tant que passionné du dialogue des cultures et des civilisations, d'aller voir comment cette question a été posée et traitée chez les anciens grands écrivains arabes. Et je prends ici le genre littéraire qui a agacé, surpris et donné du fil à retordre aux savants occidentaux ; celui des Séances, les Maqamat, genre né au 10<sup>ème</sup> siècle par son fondateur Hamadhani. Un siècle après lui, le 11<sup>ème</sup>, un auteur tout aussi prodigieux, nommé Hariri, va reprendre une création romanesque du même genre.

Lorsque l'on transpose le questionnement moderne sur l'acte d'écrire, à l'époque de Hariri, sa réponse en bonne et due forme éclate de toute sa force, dans la préface de ses Maqamat. En évoquant l'intention et les circonstances qui ont motivé l'écriture... de ses Séances, Hariri expliquait que l'élaboration de son œuvre répondait à une requête d'une personne « dont la suggestion est un ordre et à qui il est avantageux d'obéir ».

Mais lorsque le lecteur averti, examine minutieusement ce qui se cache derrière la soumission feinte de l'auteur à une personnalité de haut rang social, se profilera alors un commanditaire investi d'une raison collective que la suite va confirmer. Car l'auteur nous dit que, « persuadé que toute personne qui est capable d'apprécier les choses à leur juste valeur, trouvera que mon ouvrage peut être mis au rang des ouvrages utiles et parmi les livres qui, sous un aspect riant et badin, prêchent la vertu; et elle ne dédaignera pas le livre, malgré les satires des sots qui condamneront le livre et son auteur ». L'ordre d'écrire... les séances, intimé à l'auteur, supposait donc un choix littéraire précis qui était inscrit dans un mouvement culturel également précis. Car le commanditaire « voulait m'engager à composer quelques discours dans le goût de ceux d'Abou Al Fadhl Al Hamadhani, malgré la différence, qu'il dut sentir, qu'il y avait entre moi et ce grand homme ».

Ainsi l'acte d'écrire, au-delà de ce détour ingénieux distillé habilement par l'auteur, traduit le maintien d'une tradition et le respect d'un pacte. Il nécessite somme toute, une autorisation,

une référence et donc une généalogie, accompagnées de cette autre dimension de passion/compassion amoureuse. L'acte d'écrire s'avère dans ce cas un immense acte d'amour.

C'est ainsi que, parlant de son rapport à son prédécesseur Hamadhani, Hariri, sans prétendre rivaliser avec lui, cite deux vers d'amour d'un auteur inconnu : « si avant que les yeux de Su'da se fussent mouillés de larmes, j'eusse pleuré d'amour, je n'aurai pas le regret que j'éprouve ; mais c'est elle qui a commencé, et ses pleurs ont excité les miens, et je dois dire que l'honneur reste au devancier ».

Ce développement – dont les éléments traités par Hariri, se trouvent sous une forme ou autres, chez l'ensemble des auteurs questionnés par Libération – montre qu'écrire est un acte universel, dont les mystères restent difficiles à sonder. Sa sacralité, ses plaisirs, sa fécondité, sa fragilité et sa protection tel le procédé des amulettes, peuvent être perçus dans les propos d'un Michaux lorsqu'il dit que l'écrit est destiné à « rendre le réel inoffensif ».

Ibn Arabi (1165-1240), le Chekh Al Akbar, le Grand Maître mystique, qui a travaillé à l'intérieur de la sacralité de l'écriture, va comparer l'acte d'écrire à une miraculeuse fécondité en disant : « sache, que Dieu te préserve, qu'entre l'écrivain et l'écrit il se produit toujours une opération d'ordre sexuel. C'est ainsi que la plume qui incise le papier et l'encre qui l'imprègne, jouent le même rôle que la semence mâle qui éclabousse les entrailles de la femelle et les pénètre profondément pour y laisser les marques du divin » (in « Les Conquêtes Mecquoises - 1<sup>o</sup> voyage »).

Métaphore vertueuse, liant intimement l'acte d'écrire au corps, à ses fonctions, à la fécondité généreuse de la nature que le poète marocain Abdellatif Laâbi reprendrait aisément à son compte. Et d'ailleurs celui-ci le dira lorsqu'il répond à la question de Libération : « Va savoir pourquoi l'abeille butine l'hymen des fleurs, pourquoi le soleil fait don gratuitement de sa lumière, pourquoi l'homme et la femme sentent monter en eux au même moment le fluide de la reconnaissance et de la fusion, pourquoi le nouveau né sourit pour la première fois alors que ses yeux distinguent à peine ce qui l'entoure. Sans parler du pourquoi de ces pourquoi. Qui, quoi parle en nous cet idiome intérieur venu du continent intérieur et qui n'est d'abord traduisible dans aucune langue reconnue car poussée vitale dont on ne peut happer avec les mots que la partie infime, quelques ruisselets participant modestement du fleuve caché de sa houle ? »

Et Laâbi, ne s'éloigne de la vision d'Ibn Arabi que pour la partager et la parfaire, va, en s'adressant à une journaliste qui lui pose la question, féminiser la métaphore de ce dernier, comparer l'acte d'écrire à un accouchement : « lorsque l'enfant se distingue de l'embryon et qu'il se met à vibrer dans tes entrailles tel un papillon énergétique autour de la source lumineuse. Lors, tu n'es plus seule. Tu portes en toi cet Autre tien pour lequel tu acceptes ton obole de souffrance ». Ecrire, serait-ce 'donner la Vie' ? Acte de liberté, d'éthique et d'interprétations.

C'est pourquoi, l'écriture, une haute faculté créatrice humaine, reste pourtant un immense champ offert à l'investigation et à l'étude... Mais lire ?

Pourquoi lisez-vous ?

Mohammed Belmaïzi